

Zeitschrift: Générations : aînés
Herausgeber: Société coopérative générations
Band: 25 (1995)
Heft: 12

Artikel: Han Suyin : une vie entre la Chine et la Suisse
Autor: Probst, Jean-Robert / Suyin, Han
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-829068>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

HAN SUYIN

Une vie entre la Chine et la Suisse

Une mère Belge, un père Chinois. Des études de médecine débutées en Europe et terminées à Shanghai. Une carrière de médecin, pédiatre et sage-femme dans les campagnes chinoises et à travers l'Asie. Puis une passion pour l'écriture, combinée avec une série de conférences aux Etats-Unis, en Europe, en Afrique. La rencontre avec un mari indien. La découverte de la Suisse.

La vie de M^{me} Han Suyin ne peut se résumer à ces quelques lignes. Parce qu'elle a plusieurs existences, menées en parallèle. Comme dans un gigantesque roman dont elle n'a de loin pas écrit tous les chapitres. A près de quatre-vingt ans, M^{me} Han Suyin, femme aux allures hiératiques, est animée de la même passion qu'à vingt ans. Et son énergie lui a permis d'abattre quelques montagnes.



Une romancière partagée entre l'Orient et l'Occident...

Notre premier contact démarra sur une quiproquo. Lors d'une conversation téléphonique, j'ai eu la malencontreuse idée de l'appeler «Madame Suyin». Sa réponse fusa et me vrilla le tympan. «Sachez qu'en Chine, le nom de famille figure en premier. Je m'appelle donc M^{me} Han, de même que Mao Tsé-toung se nommait M. Mao...» Le ton était donné. Madame Han, Suyin de son prénom, aime que les choses soient claires.

Quelques jours plus tard, accompagné d'Yves Debraine, je sonnais à sa porte. Et je fus étonné de constater que, malgré sa célébrité à l'échelle planétaire, M^{me} Han Suyin vit modestement, au quatrième étage d'une tour qui surplombe Vidy. Et

qu'elle se détache, peu à peu, des biens matériels qui l'entourent. Comme ces superbes tapis chinois, dont elle a fait présent à son entourage.

Elle écrit tous ses livres en anglais, sur une vieille «Adler» électrique.

L'ordinateur, M^{me} Han Suyin l'a dans sa tête. Elle ne se contente pas de pondre quelques pages de temps à autres, mais entreprend deux ouvrages en même temps...

En compulsant sa bibliographie, j'ai dénombré une trentaine d'ouvrages, parmi lesquels ses romans les plus connus tels «Et la pluie pour ma soif», «La Cité des sortilèges», «Le vent dans ma poche» et le dernier, «Le Soleil en embuscade». Mais en y regardant de plus près, j'ai également découvert que M^{me} Han Suyin a écrit la biographie de Chou En-lai et celle de Mao Tsé-toung.

Ce que l'on sait moins, c'est que la plupart de ses livres ont été traduits dans dix-sept langues, y compris le Japonais et le Chinois. Elle est une romancière d'envergure planétaire. Mais ce n'est pas tout. M^{me} Han Suyin a également créé plusieurs fondations, dont l'une d'elle encourage les échanges scientifiques entre Européens et Chinois et une autre incite à la publication de livres et de films destinés aux enfants. Elle a également créé le Prix Arc-en-Ciel qui valorise le travail des traducteurs en Chine et elle préside la Fondation Espace enfant, qui est soutenue par l'Unesco. Sept universités de Chine lui ont décerné le titre de Docteur Honoris Causa.

«Je n'écris pas sans avoir vu un pays...»

– Dans votre dernier ouvrage, qui est un roman policier, vous faites intervenir un détective suisse. Quelle drôle d'idée?

– Mais c'est parce qu'il n'existe pas de détective suisse dans la littérature. Hercule Poirot est Belge, Maigret Français, Sherlock Holmes Anglais. Pourquoi pas un Suisse? Il se nomme André Stoller et il est très sympa. Je ne veux pas en faire un aigle, contrairement à Sherlock Holmes qui sait tout avant que cela

n'arrive. Mon petit Stoller, il est au milieu de l'intrigue et il dit: «Ça ne tient pas debout...» Il est très honnête. Je vais d'ailleurs en écrire un deuxième parce que mes lecteurs aiment beaucoup...

– C'est la première fois que vous écrivez un roman policier?

– Well, plus ou moins! Avant d'écrire, j'étudie un pays. Au Népal, au Cambodge, en Malaisie, à Hong-Kong, en Chine. J'avais déjà écrit un livre sur la Suisse, intitulé «La Cité des sortilèges». Je n'écris pas sans avoir vu un pays.

– Dans «La Cité des sortilèges», le lac Léman tient une grande place. De même que les automates. Etes-vous, comme les anciens empeurs chinois, fascinée par les androïdes?

– Je suis hypnotisée par le Léman. Et par les automates que l'on fabrique du côté de Ste-Croix. Le roman raconte l'histoire de deux enfants qui partent en Asie avec leurs automates.

– Dans vos livres transparait toujours une dualité entre l'Occident et l'Orient. Cela provient sans doute de vos origines?

– Oui et je pense que maintenant c'est très approprié, puisque tout le monde doit être multiculturel. C'est pourquoi j'ai écrit ce livre qui met en situation deux enfants suisses qui vont en Chine. Ou le détective André Stoller qui va en Thaïlande.

– Cette double appartenance aux deux cultures vous a-t-elle créé des problèmes dans votre vie? Etes-vous parvenue à les gérer?

– Je crois que la plupart des gens ont peur d'aller contre les lieux communs. Or, les lieux communs régissent la vie de beaucoup de gens. Quand j'étais toute petite, je demandais toujours: pourquoi? Cela faisait enrager ma mère. Quand on trouve que les autres ont tort, on dit: «moi j'ai raison» et puis c'est fini. C'est la même chose avec les choses culturelles bien sûr. Quand j'étais petite, être Eurasienne, être métis, c'était une saleté.

«Chaque fois qu'on m'insultait, je rayonnais!»

– En avez-vous beaucoup souffert?

– Non, moi je ne souffre jamais. Puisque j'ai trouvé que c'étaient des imbéciles. Mes sœurs ont souffert, pas moi. Chaque fois qu'on m'insultait, je rayonnais de joie. Je disais encore, encore, allez-y, et je faisais un catalogue de toutes les insultes.

– Est-ce que l'on vous insultait plus en Occident ou en Orient?

– Plus en Occident, oui. En Orient, ils ne le disent pas, mais ils le sentent aussi. Et c'est pour cela que je me suis dit, je vais conquérir les deux mondes. J'avais 13 ans. J'ai dit, moi je suis l'avenir du monde. Tout le monde me demandait de choisir. J'ai dit: je ne veux pas choisir. Qu'est-ce qu'ils veulent dire par choisir. Cela veut dire, suivre un lieu commun. Pourquoi ne pas être tout. Ce n'est pas une question de race, mais de culture. De temps en temps, on trouve encore des imbéciles et on leur dit très froidement: mais vous êtes un imbécile et puis c'est tout.

– Vous avez eu plusieurs choix, dans votre existence, puisqu'au départ, vous étiez femme médecin et qu'aujourd'hui vous êtes romancière?

– Non, je n'ai pas eu de choix. J'ai été et je suis encore médecin. J'ai fait quinze ans de médecine et je ne l'ai pas abandonnée. J'avais à peu près cent malades par jour et j'aimais beaucoup mon travail de pédiatre. J'ai pratiqué la médecine de 1949 à 1964. Mais à l'époque de la guerre du Vietnam, M. Chou En-lai m'a dit: «Allez dire à ces chers Américains qu'ils sont en train de se mettre le doigt dans l'œil et qu'ils ne peuvent pas gagner cette guerre.» Depuis 1964, j'ai donné 2000 conférences dans le monde.

– Sur quel thème?

– Toujours sur la Chine. Et dans tous les pays.

HAN SUYIN

Une vie entre la Chine et la Suisse

– Donc, vous étiez une ambassadrice de la Chine?

– Je ne suis pas ambassadrice. Je me suis donnée ce travail, parce que je trouvais que c'était très important, l'avenir du monde. Que l'on ne fasse pas une énorme erreur et lancer l'Europe dans des guerres idiotes. Tout le monde parlait déjà du Vietnam comme le commencement de la Troisième Guerre mondiale. De 1965 à 1968, je parcours les Etats-Unis, le Canada, l'Australie, l'Europe et l'Afrique.

«Si on a rien à dire, écrire est embêtant...»

– Vous écriviez alors pour le plaisir, pour dire quelque chose, cela correspondait à un besoin?

– Si on a rien à dire, c'est embêtant d'écrire, non? Donc on écrit parce qu'on a besoin d'écrire, non? Moi j'ai besoin d'écrire parce que cela m'amuse, cela me défoule et je peux émettre mon avis et mon opinion. Et puis j'adore ça.

– L'écriture a alors pris le pas sur la médecine?

– Mais non, l'écriture n'aurait jamais pris le pas sur la médecine si je n'avais pas dû faire les conférences. Donc j'ai remplacé la médecine non pas par l'écriture, mais par des conférences et je vous assure qu'elles ont pris beaucoup de temps. Et alors, je ne pouvais plus retourner à la médecine.

– Avant, on disait, les Chinois vont nous envahir et aujourd'hui, on dit, on peut dialoguer avec les Chinois. Vous qui connaissez bien cette culture, qu'est-ce que les Chinois peuvent apporter au monde occidental?

– Mais enfin, je trouve que l'on apporte tous quelque chose les uns aux autres. Sur le plan économique, la Chine est le grand espoir de beaucoup de compagnies.

– Et sur le plan spirituel?



M^{me} Han Suyin dans son univers: un appartement modeste qui surplombe Vidy

– Mais que cela soit au niveau économique ou spirituel, tout se tient ensemble. On ne peut pas avoir de beaux rêves et écrire de beaux livres si on crève de faim. Moi je ne fais pas de distinction et je déteste les gens qui parlent de l'esprit et de l'âme et qui laissent les gens crever de faim. Donc, il faut avoir un plan dans la tête où tous les pays doivent devenir plus ou moins aisés. Cela a commencé dans les années soixante et cela gagne le Tiers-Monde. Après la Seconde Guerre mondiale, les gens se sont rendus compte que cela ne pouvait plus tenir comme ça. Il y a eu la grande conférence de Bandung où le Tiers-Monde s'est manifesté, après le colonialisme.

Quant au Pêril Jaune, au Pêril Bleu ou au Pêril Noir, ce sont des idées tellement atrocement colonialistes qu'il vaut mieux ne pas en parler. C'est dégoûtant! Moi, je pourrais parler du Pêril Blanc, parce qu'on l'a eu. Et c'est pour ça que quand on me parle de grandes démocraties, vous auriez dû voir ce que de grandes démocraties ont fait en Chine et autre part...

– Parlons de la démocratie helvétique. Vous avez décidé de vivre dans ce pays. Pour quelles raisons?

– Parce que je trouve que la Suisse présente beaucoup, beaucoup d'avantages. D'abord c'est multilingues, ce que j'aime beaucoup. Ensuite, c'est au cœur de l'Europe. Troisièmement, on vous fiche royalement la paix. Personne ne me demande mon avis politique et c'est très bien. C'est beaucoup plus important de bien comprendre l'économie. C'est pourquoi je l'étudie en ce moment.

«Les idées changent avec le langage!»

– Parce que vous étudiez encore?

– Tout le temps. En ce moment, je suis aussi en train d'étudier la cybernétique. J'ai envie d'étudier le langage cybernétique, parce que, vous avez remarqué que le langage est actuellement en train de changer complètement, à cause de l'informa-

tique. Comme le langage change, les idées changent aussi. On s'exprime différemment. Il y a d'autres attitudes, c'est très intéressant. Il y a des gens qui dorment avec leur ordinateur à côté d'eux...

– Dans votre dernier roman, vous abordez le problème du vieillissement et surtout des gens qui, à un certain âge sont mis au rebut. Pour quelles raisons?

– Parce que c'est un problème actuel. C'est un problème économique, mais c'est aussi un problème social. Il y a beaucoup de couples, maintenant, où le mari est au chômage et c'est la femme qui gagne de l'argent. Les rôles changent et les relations entre hommes et femmes changent aussi. On ne regarde plus l'homme comme celui qui gagne le pain de la famille. Je me demande ce que cela fait à un homme d'être relégué. Il me semble qu'il doit y avoir des implications psychologiques.

– Il y a une question que je tiens à vous poser: que fait-on des personnes âgées en Chine?

– On fait beaucoup pour elles, mais il y a trois niveaux. Au niveau de la famille, c'est le devoir inscrit dans la Constitution de s'occuper de ses parents. S'ils ne peuvent pas, il y a les pensions de l'Etat. Et alors, il y a énormément de communautés.

Chaque village s'occupe des personnes âgées. Et dans les villes, chaque quartier. On demande aux vieux de s'occuper des enfants pendant que les parents travaillent, de les emmener à l'école, et ainsi de suite.

– De quelle manière utilisez-vous leur expérience?

– Très souvent, on organise des soirées où ils viennent parler aux jeunes. Mais les jeunes maintenant sont très impatients et ne veulent pas écouter. Cette tradition tend à disparaître... Ces gens ont pourtant eu des vies extraordinaires. Moi-même, à 80 ans, j'ai connu passablement de choses, je peux vous raconter l'histoire de la Chine. J'ai vu les seigneurs de la guerre. J'ai vécu la guerre avec le Japon. On m'a bom-

bardé trois fois. Quand la maison tombait, je me réfugiais toujours sous la table.

«*Les Chinois m'appellent Le Pont...*»

– Aujourd'hui, on imagine que vous avez encore pas mal de projets d'avenir. Vous avez évoqué l'écriture d'un prochain roman. Comment s'appelle-t-il?

– «Le voyage de la chimère!» On y retrouvera André Stoller, mon petit détective. Je suis justement en train de «faire» le meurtre...

– On ne vous demandera pas qui a tué...

– Non, je le dirais pas. Je l'ai embarqué sur une croisière. La CIA demande à André Stoller de repérer un passager...

– La suite, on la découvrira plus tard. Là, ce sont les projets d'écriture. Mais vous en avez certainement d'autres avec vos fondations?

– Les Chinois m'appellent «Le Pont». Ils disent que je fais un pont entre les cultures. Pour moi, il n'y a pas de différences entre les gens. Il y a des différences culturelles et il faut

les apprendre et alors, tout le monde peut s'entendre.

– Ce qui amène la tolérance...

– Evidemment. Que ferait-on sans tolérance? Je me suis rendu récemment en Israël parce que je voulais comprendre le problème palestinien. Sous les différents angles. De cette manière ça vous permet d'être plus impartial. Vous avez connaissance de la détresse des gens et vous la comprenez très bien. Et de ce qui pourrait et devrait être fait, sans pour autant porter des jugements définitifs, en toute connaissance de cause.

– Etes-vous optimiste en ce qui concerne l'avenir du monde?

– Ecoutez! A quoi ça sert d'être pessimiste? Qu'est-ce que ça veut dire, d'être pessimiste ou optimiste? Ce n'est pas ce que moi je vois, ce sont les constatations de fait qui comptent. Le monde durera quand même, seulement je crois qu'on est en train de faire des idioties complètes. Je crois qu'il y a beaucoup de gens qui ont des positions de pouvoir, que l'on devrait fiche à la porte ou enfermer dans des asiles d'aliénés.

Interview: Jean-Robert Probst

Photos Yves Debraine

Mes préférences

- Une couleur:** Le rose, oui...
- Une fleur:** J'aime toutes les fleurs.
- Un parfum:** «Dune» de Chanel.
- Un parfum:** Les légumes et la salade.
- Une recette:** Le monde entier...
- Un pays:** Les poètes chinois.
- Un écrivain:** Juan Gris.
- Un peintre:** Mozart, sans hésiter.
- Une musique:** Pas le temps d'aller au cinéma.
- Un film:** Chou En-lai.
- Une personnalité:** Une certaine honnêteté.
- Une qualité humaine:** J'apprécie le silence.
- Un son:** Tous les animaux, les chats.
- Un animal:** J'aime beaucoup les carottes.
- Une gourmandise:**

A lire: «*Le soleil en embuscade*», Editions Robert Laffont.